

Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Roger CEUGNET

Introduction

Roger CEUGNET est né à Lille le 13 mai 1921.

Il est le dernier d'une famille de quatre enfants. Il raconté dans un ouvrage intitulé "Un Lillois cadet de la France Libre" les différents épisodes de sa vie durant la période 39-45. Cet ouvrage a été édité en 2005 par le musée de la Résistance de Bondues. Après l'évasion mouvementée qui fait l'objet de ce premier récit, il va passer un certain temps comme réfugié en Angleterre, puis s'engagera dans la France Libre et sera dirigé vers l'Ecole des Cadets de la France Libre. Il sortira aspirant dans la promotion "Corse et Savoie" comme son ami LOCUFIER.

Tous deux intégreront ensuite la deuxième DB. Roger CEUGNET, affecté au 12 RCA commandera le char "Pic d'Anie" qui sera touché dans l'Orne près de Louvigny. Gravement brûlé sur tout le corps, Roger CEUGNET survivra grâce aux soins des Américains.



1 - L'exode (mai 1940)

Je vais exposer chronologiquement des évènements que j'ai vécus pendant les deux semaines tragiques de l'invasion.

10 mai au 18 mai 1940

La consternation fut grande à Lille d'apprendre l'invasion de la Belgique et de la Hollande. Pendant cette semaine nous avons vécu au rythme des alertes (jusqu'à 13 par jour).

Insouciant du danger je montais au grenier pour guetter les parachutistes dont on parlait déjà beaucoup et qui étaient une innovation dans l'art de la guerre. Aucune bombe ne fut lancée sur la ville mais il y en eut à Lambersart et dans les environs ; Valenciennes fut sérieusement bombardée et un avion, abattu à Hazebrouck, fit explosion alors qu'il était entouré d'une foule nombreuse.

Les nouvelles étaient de plus en plus mauvaises : fin rapide de la résistance hollandaise, débordement des fortifications du canal ALBERT, enfoncement de la charnière de Sedan, menaces sur Mézières et Valenciennes.

Enfin, l'appel du Général GAMELIN demandant aux troupes de "*se faire tuer sur place plutôt que de reculer*" nous fit réaliser la gravité de la situation.

Puis ce fut le triste spectacle de l'exode de nos voisins et amis belges qui se repliaient sur la France, d'abord dans des automobiles bondées, puis de jeunes "mobilisables" à bicyclette et enfin la cohorte des marcheurs portant sur leur visage l'empreinte de la peur, de la misère et du découragement. Cela fit, sur la population lilloise, une profonde impression et réveilla, dans son subconscient, la crainte du "boche" ;



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Roger CEUGNET

dès le vendredi 17, les propriétaires d'automobiles commencèrent à fuir et le mouvement de panique générale se déclencha.

On parlait d'affiches incitant les hommes de 16 à 50 ans d'évacuer vers le Loir et Cher et précisant que seule la route de Béthune restait ouverte.

Dimanche 19 mai

La décision est prise par mes parents d'évacuer et, après un léger repas à midi, nous fermons la boutique et partons : mon père, 62 ans, perclus de rhumatismes, ma mère, 55 ans, poussant le fauteuil d'infirme de ma sœur Thérèse, âgée de 20 ans, ma sœur aînée Denise, 29 ans, poussant la voiture de son bébé de 2 ans, Françoise et moi, 19 ans, fermant la marche le vélo à la main. Mon beau-frère Jacques VECHE, cheminot, ne pouvait pas nous accompagner, ayant reçu l'ordre des Chemins de fer de se replier près de Paris.

Dès la sortie de la ville, sur la route de Loos, nous rejoignons la longue file de réfugiés qui s'étend à perte de vue, triste cortège qui me fend le cœur. C'est une des dernières visions que je garderai de mon père, un homme âgé et triste marchant avec une canne et claudicant. Je ne le reverrai plus.

Après un arrêt vers 17 h à Haubourdin nous arrivons aux environs de Marquillies pour prendre un léger repas chez une dame apitoyée par notre situation et qui va jusqu'à nous proposer d'occuper la maison de ses voisins qui viennent d'évacuer à leur tour. Nous passerons une nuit reposante dans un bon lit et une belle chambre.

Lundi 20 mai

Nous sommes réveillés vers 6 h par un passage de bombardiers allemands et tirs de DCA (Défense contre avions). Nous reprenons la route et après 7 kms arrivons à La Brisée. La place est noire de monde ; j'aperçois mon ami Jean-Marie CASTIER, ancien d'Estaimpuis, passer sur son vélomoteur pétaradant; il n'entend pas mon appel et disparaît dans la cohue. Nous poursuivons vers Béthune dans l'espoir de prendre un train vers le Sud ou de retrouver Mr BEGHIN, un ancien gendarme, ami de mon père et possédant une automobile. La route est longue, il fait chaud ; le midi nous arrivons à nous restaurer d'une omelette dans un Café.

Plusieurs fois nous sommes survolés par des avions allemands et tout le monde se jette dans les fossés bordant la route mais ils volent très haut pour éviter la DCA et ne nous bombardent pas. A 18 h, nous atteignons le pont à l'entrée de Béthune, l'embouteillage est tel que nous avançons plus vite à pied que les voitures. Mr le Curé nous dirige vers le Couvent des Sœurs de Charité où une légère collation nous est servie et où nous recevons un matelas pour passer la nuit.

Mardi 21 mai

Notre ami BEGHIN est parti, aucun train en perspective, les routes sont de plus en plus encombrées. Mes parents épuisés, renoncent à poursuivre et envisagent de rentrer à Lille. Etant d'âge mobilisable, je risque d'être pris par les Allemands, aussi mon père me conseille de poursuivre, seul, à vélo et de tenter ma chance pour rejoindre mon frère Louis "affecté spécial" aux usines Gnome et Rhône, constructeur de moteurs d'avions, au Mans. Il me remet un billet de 1 000 francs comme viatique. Connaissant mon enthousiasme juvénile, il me fait promettre de ne pas m'engager volontairement mais de faire mon devoir si je suis appelé sous les drapeaux.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Roger CEUGNET

Après avoir fait mes adieux à 9 h, je prends seul la route vers St Pol et Abbeville.

C'est le premier grand tournant de ma vie ; j'ai 19 ans et suis seul face à mon destin dans des circonstances déjà épouvantables mais qui ne sont rien à côté de ce qui m'attend et dont heureusement je n'ai pas conscience.

Je roule pendant 3 ou 4 heures et j'arrive aux alentours d'Hesdin. Il est déjà impossible aux civils de traverser la Canche et des rumeurs circulent que des parachutistes allemands occupent les ponts de la Somme à Abbeville. La nasse se referme, nous sommes pris au piège !... Que faire ? Après réflexion il me semble que le mieux est de gagner Calais que les Anglais défendront comme en 1914-18, car lors de la première guerre mondiale ce port ne fut jamais occupé par les Allemands. A l'exemple de notre "brillant Etat-Major" je raisonnais aussi avec une guerre de retard, mais c'est ce qui me sauvera.

Avant d'adopter cette solution je fais connaissance de 3 douaniers dont un prénommé Raymond, décoré de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre 14-18, me semble particulièrement sympathique. Son pneu de vélo est crevé et ni lui ni ses compagnons n'ont de quoi réparer. Le petit Roger prévoyant a tout ce qu'il faut pour réparer la crevaison se faisant ainsi 3 compagnons de voyage. Comme ils remontent vers St Omer je les accompagne. Chemin faisant nous rencontrons un "campement des Douanes" composé de 3 voitures automobiles (camionnettes). Nous prenons un repas en commun : une miche de pain, une grosse tranche de lard et un bon coup de pinard. Rien de tel pour le moral. Je rêve même qu'ils me feront une petite place dans le convoi !... Hélas je dois vite déchanter, sur les 3 voitures deux sont en panne et ils envisagent d'en remorquer une et de détruire l'autre. Adieu veau, vache, cochon, poulet ! Après une bonne sieste mes trois compagnons cyclistes et moi décidons de prendre la direction Nord Fruges-Fauquembergues. La route est moins encombrée de réfugiés mais de nombreux petits groupes de soldats belges ou français recherchent leur Unité ; la plupart sont sans armes ni bagages, certains ne pouvant plus supporter leurs chaussures marchent pieds nus sur les pavés, vision triste d'une armée en déroute.

A 1 km de Fruges nous sommes survolés, au ras des arbres, par un petit avion de reconnaissance et distinguons parfaitement sa hideuse "croix noire" et la tête du pilote dépassant de la carlingue. Quelques soldats font feu de leur fusil et s'attirent la colère de civils craignant des représailles ; pauvres défenseurs paralysés par cet environnement de femmes et d'enfants.

Mes compagnons douaniers font la remarque que plus un avion allié n'occupe le ciel et que la DCA est devenue complètement muette. Cette constatation leur sape le moral et ils décident de chercher des vêtements civils pour rentrer chez eux.

Quant à moi je suis décidé d'aller jusqu'à la côte et nous nous quittons en nous souhaitant mutuellement bonne chance.

A peine séparés, une trentaine de bombardiers surgissent au lointain; en un clin d'œil la route est devenue déserte, tous se planquant aux fossés. Les avions mitraillent et bombardent ; c'est mon baptême du feu et je n'en mène pas large ; mon voisin de fossé, un vieux soldat, tremble de tous ses membres, et fiche sa tête entre mes jambes pour se protéger davantage. La vague passée, je remonte à bicyclette et fonce vers Fruges. A peine arrivé sur la Place une seconde vague de bombardiers surgit et les bombes sifflent et se rapprochent ; recroquevillé contre une porte cochère je me fais le plus petit possible. Les explosions se rapprochent, trois plus violentes et font voler les carreaux en éclats ; la porte contre



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Roger CEUGNET

laquelle je suis blotti s'ouvre toute grande et une masse de gravats me tombe dessus ; je ne vois plus rien et il faut la flamme de mon briquet pour me convaincre que je ne suis pas aveugle. Le nuage de poussière se dissipe. Je suis dans un garage près d'une belle voiture ; le bruit des explosions s'éloigne et j'entends des voix venant d'une cave, ce sont celles des habitants de la maison invoquant Notre-Dame de Lourdes et le Sacré-Cœur de Jésus ; je descends me joindre à eux quelques instants, puis le calme revenu je les remercie et repars.

Je récupère mon vélo et le porte sur l'épaule car la rue est jonchée de verre, tuiles, briques, fils électriques et poteaux télégraphiques arrachés. C'est un spectacle de désolation : voitures et maisons en flammes, chevaux éventrés et d'autres se débattant dans leurs brancards ; gens affolés courant dans tous les sens en s'interpellant. La guerre dans toute son horreur, où l'on massacre femmes et enfants et où l'on détruit de petits villages sans défense pour semer la panique et démoraliser les populations. Le but est atteint en ce qui me concerne : les leçons de scoutisme de l'Abbé MOLLET oubliées et il ne me vient même pas à l'idée d'aider mon prochain !... bien qu'indemne je fuis lâchement de toute la vitesse de mes jambes, droit devant moi suivant à travers champs un groupe de Belges. Nous atteignons ainsi la route de St Omer lorsqu'un bourdonnement caractéristique nous parvient aux oreilles : une nouvelle vague de bombardiers vient poursuivre l'œuvre de mort.

Les Belges sont indécis sur la route à prendre ; je les quitte et rattrape un groupe de 3 Lillois et un militaire ; les Lillois veulent rentrer chez eux donc je poursuis avec ce soldat de 46 ans qui retourne chez lui à Calais.

Dans une petite ferme, des braves gens nous offrent un verre de bière particulièrement apprécié. Dans la soirée nous atteignons Théroouanne; ce petit village est plein de soldats français faisant route vers Boulogne, en ordre et avec tout leur matériel ; il y a sur le bord d'une route des canons de 75 mm, cela me reconforte et je pense à mon père, un ancien artilleur, qui m'avait tant vanté cet engin. Serait-ce, l'amorce d'une contre-offensive ? Ce spectacle me renforce dans la décision de poursuivre vers Boulogne et je quitte mon militaire calaisien qui lui ne souhaite plus de contre-offensive!... Il y a 50 kms entre Théroouanne et Boulogne et malgré la fatigue et la nuit tombante je continue pour profiter de la fraîcheur du soir. Je suis dépassé par 3 Belges et nous roulons de concert jusqu'aux environs de minuit. Nous apercevons une cabane dans une prairie, c'est une petite étable pour abriter les bêtes en cas de pluie; il n'y a personne et nous nous allongeons sur la paille bien qu'elle ne soit plus très "fraîche". Nous nous endormons immédiatement, la tête bourdonnante du bruit des avions ennemis qui poursuivent leur carrousel infernal.

Mercredi 22 mai

Dès 5 h, au lever du jour, je me réveille étonné du monde autour de moi car il y a maintenant une quinzaine de dormeurs. N'ayant rien à boire, il m'est impossible d'avalier les quelques biscuits qui me restent. Je reprends la route, l'estomac vide avec mes compagnons de la veille mais ils roulent trop vite et je me laisse distancer et seul je traverse Desvres. Après cette ville je réussis à m'accrocher à la ridelle d'un camion car je suis épuisé par les nombreuses côtes qui vallonnent cette belle région. Des réfugiés de Lesquin ou de Seclin occupent le véhicule, une dame apitoyée me tend une gourde et me donne une miche de pain. A Samer, la route de nouveau encombrée oblige le camion à stopper et je suis contraint à abandonner cette force motrice improvisée.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Roger CEUGNET

J'atteins le début de la côte qui mène à Boulogne-sur-Mer, c'est la dernière mais elle est longue et pénible. Avant de l'entreprendre je vais dans une maison mendier un peu d'eau. La montée me semble sans fin, un vrai calvaire. Plusieurs fois je m'arrête pour une courte halte, je suis découragé, parfois l'envie me vient de me coucher dans le fossé et de tout abandonner, mais la hantise du "boche" me tenaille et je repars. La pluie se met à tomber mais comme il n'y a rien pour s'abriter je continue sous l'averse avec l'espoir d'atteindre vite Boulogne pour me restaurer et me sécher.

Enfin, Boulogne, espoir vite déçu ; c'est une vision de désolation : une gare avec hôtels et restaurants aux carreaux cassés, tout est fermé, aucune cheminée ne fume, la ville semble morte. J'entre dans une écurie vide pour me mettre à sec et changer mon pantalon trempé. J'essaie de manger une boîte de pâté qui me reste, mais rien à faire, l'estomac est trop serré; un pauvre chat abandonné qui n'a pas ce problème profite de l'aubaine.

La pluie a cessé, mais où vais-je aller? Remonter vers Calais ou descendre vers Le Touquet et Abbeville ? Un agent de police interrogé me déconseille la route de Neufchâtel et toutes les routes du sud, encombrées.

Une seule solution, tenter l'embarquement quelle que soit la destination. Je me dirige vers le port. Il est 10 h du matin. Sur le quai CHANZY, des soldats anglais commencent à embarquer ; des gamins de Boulogne rodent et l'un d'eux regarde mon vélo avec convoitise et me demande de le lui donner car on n'embarque pas avec un vélo !... je lui demande d'aller me chercher des œufs, de les cuire durs chez lui et en échange le lui donnerai mon vélo au moment de l'embarquement. Une demi-heure après, il revient avec 5 œufs durs, j'en dévore deux avec le reste du pain de ce matin et du chocolat découvert dans ma musette : un vrai festin.

De nombreux réfugiés attendent sur un autre quai, en face ; je traverse le pont pour me joindre à eux et je fais connaissance de 2 Lillois de mon âge. Il fait un soleil de plomb et sommes plusieurs milliers serrés comme des sardines et sans aucun abri. Soudain 2 chasseurs allemands viennent nous mitrailler, mais gênés par la DCA anglaise ils ratent leur cible et les balles font glouglou dans l'eau du bassin mais sèment la panique dans ce troupeau désarmé. A 19 h nous sommes toujours là et décidons à 3 de repartir en ville à la recherche d'un café ouvert; nous en trouvons enfin un et buvons de la menthe à l'eau car c'est à peu près tout ce qui reste.

A notre retour, les quais sont vides ; les soldats anglais qui règnent en maîtres les ont fait évacuer car il n'y aura pas de bateau ce soir !... Nous errons en quête d'un introuvable restaurant. L'alerte sonne, ne sachant que faire nous quittons la ville et revenons quai CHANZY en rasant les murs. C'est alors que commence le bombardement par l'artillerie lourde allemande; spectacle dantesque, inoubliable. La première détonation retentit, il est un peu plus de 20 h, une gerbe de feu à une centaine de mètres devant nous, les gens courent affolés, je me jette à plat ventre contre le mur de la Halle aux poissons. Un grondement lointain, un sifflement et une explosion, cette fois derrière nous.

Puis c'est une suite ininterrompue, le sol tremble à chaque explosion, c'est une pluie de verres, de briques, tuiles et shrapnels. Les mitrailleuses et canons de DCA anglais entrent dans la danse contre les avions "mouchards" qui viennent repérer les objectifs et corriger les tirs.

Partout ce ne sont que cris et appels; un branle-bas de militaires appelant les ambulances. Je suis paralysé de peur et invoque tous les saints du Paradis.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Roger CEUGNET

Peu à peu, la nuit tombe et le bombardement diminue, je profite d'une accalmie pour chercher l'abri d'une cave. Il y en a une en face mais des soldats anglais en empêchent l'accès. Devant mon insistance ils me laissent finalement entrer. C'est une suite de caves communiquant entre elles; la première est comble et je bute sur des corps allongés qui ronflent en grognant ; dans la seconde je trouve un petit coin pour m'installer; à côté de moi un homme gémit en néerlandais, je crois comprendre qu'il a soif et lui cède un peu d'eau qui me reste. De la troisième cave proviennent des gémissements de blessés.

Pour pouvoir entrer dans la cave, j'ai dû laisser à la porte mon sac à dos, trop volumineux. Je n'ai donc plus de couverture et l'humidité me glace ; ne pouvant m'allonger je reste accroupi dans mon coin sans pouvoir fermer l'œil à cause de la canonnade qui se poursuit et les allées et venues continues d'ambulanciers venant prendre livraison des blessés.

Jeudi 23 mai

Dès le lever du jour je sors prendre l'air frais ; sur les quais des soldats belges embarquent mais toujours pas de civils.

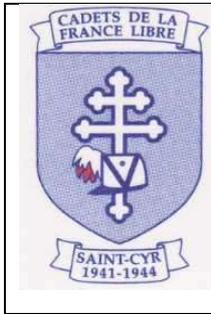
A dix mètres de l'endroit où je me trouvais hier soir il y a le cadavre d'un homme recouvert d'une couverture et son chien hurle à côté de lui. Le bombardement recommence et je regagne mon coin de cave.

Le pillage de Boulogne doit battre son plein, car des hommes sortent puis reviennent les bras chargés de victuailles, mais surtout de bouteilles, même de Champagne. Le ton monte vite, hommes, femmes et enfants boivent et fument, l'atmosphère devient vite survoltée et irrespirable et je n'entends plus un mot de français autour de moi. Seul dans mon coin je commence à désespérer et me vois déjà prisonnier. Je sors et constate que mon sac à dos a trouvé preneur. Je n'ai donc plus que ma peau à sauver. Des civils et militaires mélangés se dirigent vers la Gare maritime, je les suis dans une course d'obstacles ponctuée toujours du crépitement des mitrailleuses anglaises. C'est un fouillis inextricable de matériel à l'abandon. La foule s'est transformée en "chiffonniers" à la recherche de couvertures, vêtements, boîtes de conserve, chocolats et cigarettes. Et c'est dans cette Gare maritime que je tombe enfin sur une tête connue : François LOCUFIER, ancien du Pensionnat d'Estaimpuis, hirsute avec une barbe de plusieurs jours et un casque français sur le crâne, qui me reconnaît également ; il revient du pillage mais n'a trouvé qu'un kilo de sucre en morceaux, il est accompagné de deux autres Français, Louis BALCAEN et Gaston DEPLECHIN.

L'artillerie allemande nous tire toujours dessus et à chaque sifflement nous nous jetons à terre. Des soldats ont trouvé un phonographe avec je suppose un seul disque qui ressasse sans arrêt : "Avoir un bon copain c'est tout ce qu'il y a de meilleur du monde", prémonition du lien qui nous unira François et moi.

Les heures passent et toujours pas de bateau. Nous nous restaurons avec les produits de l'Intendance britannique, il ne manque que le vin ou la bière mais des petits malins ont découvert la cave du Buffet de la Gare et c'est le "rush" dans l'obscurité. Suivant les consignes d'un gradé anglais chacun n'a droit de sortir qu'une bouteille prise à tâtons dans l'obscurité. Je tombe sur une bouteille de Pernod, mais trouve rapidement un amateur pour l'échanger contre de l'eau minérale.

C'est alors que François et moi rencontrons un jeune Boulonnais buvant du "Dubonnet" pour se remonter le moral, c'était Raymond SOUBITE et le début d'une longue et solide amitié.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Roger CEUGNET

Tout l'après-midi est mouvementé ; nous passons le temps à nous refaire un trousseau avec les dépouilles de l'Armée d'Albion, en déroute. Vers 19 h le bruit court qu'un bateau est arrivé ; en effet des troupes anglaises font mouvement vers un quai, hélas strictement interdit aux civils... Espoir encore déçu. L'approche d'un bateau anglais a le don d'attirer une escadrille de "stukas", ces trop fameux avions sirènes qui piquent vers la Gare dans un bruit infernal. C'est de nouveau la panique et les femmes et enfants descendent aux abris de la Gare maritime, car il n'y a pas de place pour tout le monde ; le soir tombe et nous sommes parqués dans un coin. Soudain un grand incendie se déclare à l'entrée de la Gare ; immédiatement le bruit court qu'il a été provoqué par des espions de la "cinquième colonne" pour faciliter les bombardements ennemis, dont les avions nous survolent par vagues successives. La vérité, c'est que l'Armée anglaise met le feu au matériel qu'elle ne peut évacuer.

Notre situation est des plus précaires car nous sommes coincés entre le feu et l'eau. Epuisés, et en dépit du vacarme, nous sombrons dans le sommeil et l'oubli.

Vendredi 24 mai

Je suis réveillé brusquement par mon ami François au cri de "vite on embarque", car lui ne dormait que d'un œil!... Il fait nuit, mais un magnifique clair de lune et les incendies éclairent notre route vers les quais. Les avions sont toujours en action et crachent leur mitraille ; en longeant un train sanitaire abandonné je bute sur le corps d'un soldat anglais qui git les bras en croix et face contre terre dans la position où la mort vient de le frapper.

Par bonds successifs entre deux mitraillages nous atteignons le navire ; c'est un destroyer anglais qui embarque les restes des armées anglaises, belges et françaises. C'est un véritable abordage, les soldats jettent leur paquetage et sautent et les marins les aident à passer par-dessus le bastingage. François ouvre le chemin et disparaît sur le pont ; je saute à mon tour mais un marin s'aperçoit que je suis un civil et me repousse sur le quai. J'avise alors la passerelle où des soldats montent en bon ordre avec arme et sac à dos ; comme ils sont grands je réussis à m'intercaler entre deux solides gaillards et en arrivant sur le pont les officiers ont beau hurler "pas de civils" je suis entraîné par cette marée humaine à l'assaut de cette arche du salut.

Nous sommes entassés comme du bétail mais je ne quitterais pas ce navire pour tout l'or du monde. Le bateau n'a pas intérêt à traîner à quai et démarre rapidement. Vers où ? Peu importe !... la seule chose pour moi est de quitter cet enfer de Boulogne et d'échapper à l'ennemi.

Un avion allemand pique sur nous et lâche sa bombe à quelques dizaines de mètres à tribord ; les canons de DCA du destroyer lui tirent dessus, sans succès.

La route se poursuit et rencontrons de nombreux bâtiments en flammes, puis ce sont des navires de guerre alliés qui correspondent par signaux lumineux. Un avion volant au ras de la mer se dirige droit sur nous ; je serre les fesses !... mais aucune bombe n'est lancée et il disparaît dans la nuit poursuivi par le tir des mitrailleuses du bord.

Peu à peu le jour se lève et l'aube nous laisse apercevoir les hautes falaises de Douvres ; le navire manœuvre, la passerelle est jetée et les militaires débarquent suivis de la triste horde de réfugiés civils. Il est environ 4 heures du matin quand nous mettons le pied sur le sol anglais ; je retrouve avec plaisir François et Raymond car nous nous étions perdus dans la cohue de l'embarquement.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Roger CEUGNET

Le dépaysement est complet à la vue des policemen avec leur casque très particulier et par les bus rouges à impériale.

Après un peu d'attente un autobus nous conduit dans un établissement de l'Armée du Salut; c'est une salle de spectacle avec des orgues où des soldats, épuisés, dorment à même le sol.

On nous sert du thé avec des sandwiches au fromage puis nous passons dans une salle décorée de portraits et d'armes antiques où nous devons décliner notre identité, et plusieurs d'entre nous démunis de papiers ou suspects sont emmenés par des policemen.

Après quelques heures de sieste autour d'une grande table nous sommes conduits en gare et nous montons dans un train à destination de Londres. Nous restons debout dans le couloir attendant l'accès aux lavabos pour faire un brin de toilette.

Le paysage défile devant mes yeux fatigués qui se ferment malgré moi; le choc brutal de la tête contre la vitre me ramène à la réalité. Chaque bruit me fait sursauter et j'ai toujours l'impression d'entendre des vrombissements d'avions bien que tout soit calme. François interrogé perçoit les mêmes symptômes qui d'ailleurs persisteront plusieurs jours.

Le temps est beau et la campagne anglaise magnifique et paisible ; quel contraste avec la France martyre que nous venons de quitter. Un sentiment de jalousie et de révolte nous assaille.

A la gare de Charing Cross des femmes en uniforme nous accueillent et après une station à la cantine nous sommes dirigés vers la Fulham Road Institution (367 Fulham Road - SW 10), un grand bâtiment genre hospice. On nous conduit dans un vaste dortoir d'une centaine de lits de camp. Les instructions nous sont données en 5 ou 6 langues car nous sommes comme à la Tour de Babel. Après y avoir déposé notre baluchon nous descendons au Réfectoire faire connaissance avec la cuisine anglaise. Menu du jour: crudités au "piccalilly" et monte bouillie.

L'estomac fermé se refuse à tout travail et les larmes me montent aux yeux à la pensée de ma chère maman à qui il m'était arrivé de refuser des filets de sole amoureuxment préparés! ... Quels remords!

Après ce simulacre de repas, nous passons l'après-midi à jouer à la manille dans le parc en attendant l'heure du bain nécessaire et apprécié. Visite médicale succincte puis nouvel interrogatoire de la police pour comparer avec nos précédentes déclarations.

On nous informe que nous ne pourrons pas être rapatriés avant un délai "indéterminé" et qu'en attendant, nous serons placés dans des familles anglaises d'accueil.

Je change 360 frs contre 2 Livres Sterling

Légère collation à 17 heures et coucher à 20 heures.